

Henry Bauchau, Le rêve et le roman

Conférence tenue par Henry Bauchau lors des Journées d'Études freudiennes, Toulouse, 28, 29 et 30 janvier 2000 : « *L'Interprétation des rêves aujourd'hui* ».

Une version revue et légèrement abrégée de ce texte a paru dans *L'écriture à l'écoute*, Actes Sud, 2000, pp. 127-133, sous le titre « La scène du rêve ».

La présente version, suivie du compte rendu des débats auxquels elle a donné lieu, paraîtra au printemps 2001 dans *Études freudiennes* n° 31, « *L'interprétation des rêves aujourd'hui* ».

Du même auteur, on lira aussi sur notre site « [Rencontres avec Freud](#) », paru dans *Études freudiennes*, n° 28, septembre 1986.

Études freudiennes

à l'adresse suivante

<http://www.etudes-freudiennes.org/>

vous trouverez

le calendrier des Journées d'Études freudiennes et de nos réunions de travail,

le sommaire des numéros de la revue *Études freudiennes*

parus et à paraître, ainsi qu'un bulletin de commande, d'abonnement et de souscription,

des textes en français et en plusieurs autres langues, à télécharger.

LE RÊVE ET LE ROMAN

Henry Bauchau

Il y a quelques années, dans un article d'*Études freudiennes* j'avais écrit : « je suis psychanalyste par nécessité mais écrivain par vocation ». Je voudrais revenir un petit peu là-dessus et préciser ce que je pense de ce propos qui m'avait comme échappé. Je voulais dire que ma vocation la plus profonde était certainement d'être écrivain mais que sans la psychanalyse je n'y serais jamais arrivé. Je ne vais pas vous parler ici du rapport du rêve et du roman de façon exhaustive. Il y aurait trop à dire. Je vais parler simplement du rôle du rêve dans mes propres romans.

Je voudrais mettre cet exposé sous le signe d'une citation du poète Pierre Jean Jouve qu'on trouve dans son *Journal* sans date. « Qu'est-ce que l'imagination ? L'imagination est un libre rapport avec l'inconscient. Et c'est un charme jeté sur le monstre ».

Le couple Pierre Jean Jouve et Blanche Jouve est dans mon esprit indissociable de l'œuvre qu'un seul a signée. Alors j'entends la question de Pierre : « Qu'est-ce que l'imagination ? » Et Blanche qui répond : « C'est un libre rapport avec l'inconscient ». Et puis Pierre, un peu effrayé, précisant les choses : « Et c'est un charme jeté sur le monstre ».

À dix-neuf ans j'ai fait un rêve où le Professeur Sigmund Freud me disait : « Vous êtes un malade imaginaire... ». J'ai poussé alors un cri d'effroi et me suis éveillé terrorisé. J'étais en seconde année d'université, je traversais une crise religieuse et l'ami, dont l'exemple et les paroles avaient provoqué en moi cette crise, m'avait décidé à l'accompagner pour deux jours de retraite dans un monastère bénédictin. C'est au cours de ma première nuit dans une cellule de ce monastère que j'ai fait ce rêve, le seul de ma jeunesse dont je me suis toujours souvenu.

À cette époque, en 1932, dans un pays — la Belgique — où la psychanalyse commençait à peine à pénétrer, je ne connaissais rien ou presque de Freud. Je me souviens à cette époque d'avoir vu chez un ami, vivant dans un milieu plus libre que le milieu catholique de ma famille : *Le rêve et son interprétation*. Quelqu'un m'a dit : « C'est curieux », mais je n'ai pas ouvert le livre. En même temps que la crise religieuse étaient apparues des douleurs digestives qui ne m'ont plus quittées pendant longtemps. Le « Vous êtes un malade imaginaire » du rêve m'avait évoqué surtout la pièce de Molière et j'ai dû me

Henry Bauchau, *Le rêve et le roman*

demander si mes problèmes religieux et mes problèmes digestifs n'étaient pas des maladies sans réalité car c'est ainsi que je qualifiais alors l'imaginaire. L'automne 1932 a été suivi quelques mois plus tard, en 1933, par la prise du pouvoir par Hitler. La pression croissante et terrible du réel a détourné mon regard de mon esprit pour le tourner vers l'événement et la période de peur et de folie collective que nous traversions. En 1946-1947 des douleurs digestives aggravées m'ont amené à consulter un médecin et celui-ci, après divers examens, m'a dit avec beaucoup de justesse : « Vous n'avez rien d'organique, c'est du ressort d'une psychanalyse. » Je me suis donc décidé après maintes résistances à entrer en psychanalyse avec quelqu'un dont je ne savais pas du tout qu'elle était la femme de Pierre Jean Jouve. Au début de la guerre 1914-1918 j'ai été pris avec mes grands-parents dans l'incendie de Louvain, mes parents habitaient une autre ville et j'ai été séparé, à dix-huit mois, de ma mère pendant trois mois. Après trois ans d'analyse, j'ai profité d'une maladie de mon analyste pour arrêter l'analyse. Trois ans, trois mois, si l'on tient compte de la différence du temps pour le petit enfant et pour l'adulte, il y avait là une adéquation assez remarquable. Au lieu de continuer à élaborer la séparation vécue en 1914, je l'ai répétée en acte. En me recevant à son lit de malade mon analyste m'a dit : « Vous avez tort, il est trop tôt. » Puis comme je ne disais rien, elle a ajouté : « Vous êtes le plus fort, mais ne mêlez pas la morale à ce que vous faites. »

Comme elle l'avait vu j'ai été assez fort pour supporter cette séparation prématurée car, grâce à elle, j'ai pu continuer mon analyse en écrivant. J'ai continué à écrire des poèmes et un soir dans un grand tumulte, Gengis Khan a fait irruption dans mon écriture. Il survient non pas dans les scènes du début mais dans la scène centrale où Gengis Khan après la prise de Pékin se trouve en face du roi de la Chine du Nord : le roi d'or. Celui-ci pense acheter par des dons, des trésors et des territoires le départ des Mongols victorieux. Mais tel n'est pas le choix de Gengis Khan. Il ne veut pas des richesses de la Chine, il veut la Chine elle-même. Quand le roi d'or finit par lui dire : « Tu prétends régner sur la Chine, de quel droit ? » Gengis Khan répond : « De quel droit ? Le droit du rêve. »

Je n'ose pas alors entrevoir, encore moins exprimer mon désir d'être écrivain. Je doute de ma vocation. Gengis Khan, surgi en moi comme parole puissante de l'inconscient, affirme à ma place mon droit qui est le droit du rêve. Quel rêve ? Celui de l'imaginaire, mais si je puis le proférer, je ne puis encore le penser.

Gengis Khan avait suscité de grands espoirs dans mon imagination mais quand je tente de les réaliser dans le monde réel du théâtre de grandes difficultés m'arrêtent. Je cherche une autre voie et me tourne vers le roman. À ce moment maman a la première crise de la maladie qui va l'emporter et je commence *La Déchirure*. Dans le début du livre je la retrouve souvent en rêve sur l'effroyable corniche d'un bâtiment en ruines. Sur le passage étroit, « appuyant l'un à l'autre nos côtés paralysés, nous avançons très lentement, une lampe à la main. Heureux en somme, et cherchant le trésor perdu. »

Maman meurt et je comprends, non sans résistances, grâce à la lecture attentive d'un ami, que je dois fondre tout mon livre dans le récit de sa mort.

C'est à ce moment qu'est apparu le rêve du rat. « Il est malade, il perd ses forces comme moi et, sous le poil en partie disparu, on voit

Henry Bauchau, *Le rêve et le roman*

une chair rosâtre parsemée de plaies et de croûtes. On dirait qu'il est aveugle et il se traîne à travers ma chambre, avec une lenteur affreuse, en poussant de petits cris. J'arrive à le saisir entre deux bâtons, je vais le jeter par la fenêtre, à ce moment mes mouvements s'engourdissent et je le laisse tomber. Toujours avec la même lenteur il parvient, sans que je puisse l'en empêcher, à se hisser sur mon lit. Il est manifestement à bout de force, il respire à peine, il va crever là c'est sûr. Je serai donc sali et contaminé pour toujours. Je saisis une chaise avec la volonté furieuse de l'écraser. À l'instant où elle va s'abattre sur lui, je sais que je suis en train de faire une erreur irréparable. Non, car je fais un faux pas, la chaise m'échappe et je m'écroule sur le lit, la figure sur le rat malade, avec un sentiment de dégoût et de soulagement inexprimables. Je n'ai pas tué mon rat, je n'ai pas tué mon mal. Nous vivons encore, tous les deux, dans un puissant élan de terreur et de joie. »

Le trésor peut-être perdu lors de la séparation avec la mère en 1914 n'est pas retrouvé, il ne le sera peut-être jamais mais le rêve m'a fait voir que mon mal m'est nécessaire et que si son apparition provoque encore la même terreur que celle du malade imaginaire, il peut susciter aussi une joie puissante. Après cinq ans de travail, pour la restructuration et la publication de *La Déchirure* j'entreprends une seconde analyse. Pendant cette seconde psychanalyse, que je n'ose plus aujourd'hui appeler didactique comme je faisais en commençant, je continue à écrire mais je n'ai plus la force de me lancer dans la longue entreprise d'un roman. J'habite alors la Suisse et la nécessité de venir à Paris pour les séances ne me laisse pas de temps disponible en dehors de mon travail professionnel. Pourtant au fil des séances se forme en moi, sous ce qui est dit et écouté, un projet à la fois obscur et brûlant : donner au père que je jugeais — injustement d'ailleurs — faible, une existence plus aventureuse, combative, acharnée que celle qu'il avait vécue. Je voulais me donner le père fort que je n'aurais sans doute pas supporté s'il avait existé.

Ce projet très secret, très intense, n'est pas réalisable parce que l'analyste est plus puissant que moi dans mon esprit. Je ne pourrais pas rompre et d'autre part je désire obstinément poursuivre mon investigation intérieure avec lui. Je sens naître en moi un conflit insoluble entre celui qui veut pousser plus loin l'analyse et celui qui ne veut plus parler, qui veut écrire.

Je commence à voir que l'analyse se dirige déjà vers le livre à venir, mais cela n'apporte pas de solution au conflit. Je fais un rêve où je descends très vite en luge une montagne. Soudain devant moi un mur de neige glacée sur lequel je vais irrésistiblement m'écraser. Je ne m'écrase pas, je traverse la neige avec ma luge et m'éveille au début d'une chute monumentale. Je ne comprends pas ce rêve, je n'en parle pas, je crois, à l'analyste et deux ou trois jours plus tard, un ulcère que je croyais guéri se met à saigner, c'est une très forte hémorragie et je dois être opéré d'urgence. Cela se passe à nouveau après trois ans d'analyse que mon corps, apparemment, a interrompue cette fois. Je sors de l'opération durablement affaibli, je n'ai plus la force ni l'argent pour poursuivre l'analyse qui se termine sur un accord d'arrêt.

Je suis affaibli et pourtant dès que les vacances approchent j'entame le nouveau roman qui deviendra *Le Régiment Noir*. Je fais, peu avant de débiter, un rêve par lequel commencera le livre. « Au commencement il y a la scène. La scène du rêve où vous vous éveillez avec ces mots sur les lèvres : "Il faut libérer l'esclave Johnson !" »

Henry Bauchau, *Le rêve et le roman*

Qui est cet esclave Johnson ? Je l'ignore, je sais seulement que pour libérer le père pour une autre vie, il faut libérer Johnson. Pierre s'engage dans la guerre civile américaine du côté de ceux qui veulent abolir l'esclavage. Lors de la première bataille, lorsqu'il s'empare d'un canon ennemi, un jeune noir survient pour l'aider. Il apparaît tout de suite que Pierre et Johnson seront ensemble les principaux personnages du roman. Comme je pense encore blanc je me dis que ce Johnson me prend la moitié de mon héritage, mais je ne suis pas le maître du livre. Si l'on ne veut plus d'esclaves, il ne faut plus de maîtres. Après quatre années de guerre, d'aventures et d'épreuves, la paix revient et dans un village a lieu la Fête du Grand Été. C'est alors qu'on comprend que le sang perdu ou donné dans l'hémorragie et l'opération était nécessaire pour que le livre vive. « Le jour va poindre, la fête du Grand Été est finie. Qui a dit qu'elle se passait la nuit ? Dans le souvenir des enfants, il y a toujours beaucoup de soleil. »

Comme cela m'arrive souvent je ne comprends pas tout de suite ce que j'ai écrit, je l'ai seulement vécu. C'est plus tard que je comprendrai que *Le Régiment Noir* est d'abord une histoire d'enfants qui, sous le couvert des aventures, des douleurs et des plaisirs d'un roman, soulève un coin du voile amnésique de la petite enfance. Il a permis de voir dans cette reconstruction pour l'avenir de la mémoire enfantine, qu'il y a toujours en elle, malgré les nécessaires traversées de la nuit, beaucoup de soleil. Le soleil sexué de l'amour, sans lequel nous ne sommes rien.

Quelques années plus tard je veux revenir à celui que j'étais à dix-neuf ans quand j'ai fait :

Le rêve qui te cherche et qui t'aime depuis plus
de quarante années
Et que jamais tu n'as trouvé le temps, jamais l'amour
tu n'as trouvé d'aimer

Ce projet dérange tous mes travaux en cours, je me risque pourtant à le mettre en œuvre et voici que naît mon plus long poème : *La sourde oreille ou le rêve de Freud*. La sourde oreille n'est pas celle qui n'entend pas mais celle qui se défend d'entendre la parole intérieure et de croire en ses images. Le rêve de mes dix-neuf ans devient peu à peu mon rêve de Freud mais aussi le rêve que Freud fait de ma propre vie dans le poème.

Voici comment dans ce poème j'ai vu Freud :

Tu n'as pas vu s'ouvrir la porte, tu n'as pas entendu son pas
Et le docteur est devant toi, vêtu de sombre, sa barbe et
ses cheveux grisonnent.
Tu t'inclines, tu ressens du respect, tu dis ton nom.
Il te répond en déclinant le sien : Professeur Sigmund Freud.
Tu éprouves un certain effroi, ta famille
N'a pas l'habitude de consulter des professeurs. Ce dont
tu souffres est donc plus grave, beaucoup plus grave que
tu ne crois.
Pourquoi maman n'est-elle pas venue ? Pourquoi le jour par
les carreaux ternis est-il déjà si réel et si triste ?
[...]

Henry Bauchau, Le rêve et le roman

Tu vois que son silence, un peu docteur, un peu moteur, perce
ta sourde oreille.
Et qu'il entend déjà, sur ta page égarée
Grincer à petit bruit, hésiter, avancer cette plume de feutre.
[...]
Il est celui, avec sa lampe sourde, qui va de son pas mesuré,
travailler dans les fondations.
Il te regarde encore, il va parler. Il dit : vous êtes un malade
imaginaire.
Et je pousse un immense cri !
Je crie et je m'éveille — mais me suis-je éveillé vraiment ? —
je me découvre épouvanté.
Est-ce le cri que ta mère entendit, quand pour ne plus porter
les Tables de la Loi
Elle a laissé couler l'âme paralysée, elle a laissé couler
ses larmes en te voyant ?
[...]
Pourquoi la profonde lignée a-t-elle à travers toi poussé ce cri
de peur ?
Il fallait écouter, entendre encore le Docteur Freud.
Il s'apprêtait, tu l'as bien vu — c'est alors que tu as crié —
il s'approchait pour te parler
De ton enfance ou de ta mère, dont tu es sorti un matin
sans regard et déjà tout rempli d'images.

Quelques années plus tard l'aveugle Œdipe entre dans mon roman — car en somme je n'en ai peut-être écrit qu'un seul — par un rêve : il ne voit plus la grande mouette blanche dont l'image lui a permis de supporter l'interminable écoulement des heures. Un aigle plane dans le ciel, il plonge vers lui en battant des ailes à grand bruit pour terroriser sa proie. Œdipe est cette proie. Il bondit, toutes ses forces en alerte et s'éveille prêt au combat.

Dans un autre rêve Antigone l'entend : « Père tu m'appelles. Tu m'appelles sans cesse dans ton cœur. » Et elle part avec lui.

Un jour, j'écris dans mon journal quelques lignes sur Œdipe et Antigone. Je continue pendant cinq jours, comme en rêve, sans vraiment réfléchir à ce que je fais. Alors je me dis : « Mais j'écris un roman ! » Je suis content, anxieux aussi de ce nouveau et lourd fardeau. Puis je continue, moi aussi sur la route, pendant cinq ans.

Après avoir vécu leurs principales épreuves Œdipe et Antigone arrivent sur les Hautes Collines dont le Régent Constance demande, un soir, à Œdipe de chanter :

« Œdipe chante l'histoire de sa vie, il n'a jamais mieux chanté, sa voix s'élève, s'approfondit, descend dans les profondeurs du terrible et de l'ignoré pour atteindre avec quelques images de lumière aux abords de la sérénité.

Quand il s'arrête, il y a un murmure d'admiration, puis il entend naître des rires étouffés. Il est stupéfait, jamais ses chants n'ont provoqué de pareilles réactions. Pourtant ces rires, d'abord nerveux et dûs peut-être à l'émotion, continuent. Ils s'enflent et il est entraîné par son corps à s'y abandonner avec eux. Oui, Œdipe, le criminel, rit de lui-même, de toutes ses forces, envahi par une ivresse obscure, jubilatoire qui le submerge et le fait tituber. Une des bergères et Constantin viennent le soutenir et le ramènent, toujours riant, s'asseoir à table au milieu des autres. Il sent une main qui lui rafraîchit le visage avec un linge, Constantin tient une de ses mains, une

Henry Bauchau, Le rêve et le roman

bergère l'autre. Elle pose sa tête sur son épaule, le console avec des petits gestes comme faisait Calliope. Elle dit : "Ton chant était très beau, le plus beau que j'aie entendu avec celui des oiseaux. Nous, les femmes, nous avons ri parce que nous étions heureuses et que tu nous chantais une vraie histoire, comme nous les aimons. Une histoire d'enfant malheureux". »

« Tu es le plus grand aède de la Grèce, dit Constance, jusqu'ici nous te respections, en t'écoutant nous avons appris à t'aimer. Notre peuple a parmi ses traditions une sentence qui dit : "L'homme pense et la Déesse rit". C'est ce rire qui nous a pris tout à l'heure quand tu nous as montré comment tu n'as cessé de chercher et de dresser des plans pour tomber plus sûrement dans le piège des oracles. Tu t'es arrangé pour faire de ton destin le drame de Thèbes, une affaire d'État, l'histoire terrible d'un roi et d'une reine alors que ce n'était, comme l'a dit Mélanée, que l'histoire d'un enfant malheureux. Tu es aveugle, c'est vrai, mais tu es aussi un homme qui sait faire jaillir la beauté de ses mains, tu es aède et tu as près de toi Antigone. Mais tu ne veux peut-être pas, Œdipe, être dépossédé de tes crimes ni de ton malheur ? »

Non, Œdipe ne peut vouloir être dépossédé de cela. Et nous psychanalystes ou romanciers nous pouvons chercher à soulager ceux qui souffrent comme lui, nous pouvons les aider à se trouver, à survivre. Nous n'avons pas à les déposséder de leur malheur. Nous ne connaissons pas le plan général et obscur de la vie. Tout serait-il nécessaire, comme le rêve semble parfois le dire ? Je ne peux pas aller plus avant : Tout est nécessaire, peut-être ? Peut-être, un des mots les plus courageux de la langue.

Henry Bauchau
Le 28 janvier 2000